# ODE RÉPUBLICAINE

## AU PEUPLE FRANÇAIS, SUR L'ÊTRE SUPRÊME;

COMPOSÉE EN BRUMAIRE DE L'AN II^e^,

Par le citoyen LE BRUN, auteur de l'Ode patriotique sur les événemens de l'année 1792,

Réimprimée par ordre de la Commission d'Instruction Publique.

---

*Ab jove principium.*

---

Réimprimé à Strasbourg, par ordre de l'Agent national du district de Strasbourg.

„ Les Muses sont nées républicaines. La liberté les inspire. Leur
„ charme est de plaire ; leur gloire est d'être utiles. Chez les an-
„ ciens la poésie étoit législatrice. Solon écrivit ses lois en vers
„ pour les mieux graver dans la mémoire des peuples ; Tyrtée,
„ par ses vers, enflamma le courage des Spartiates. La Lyre
„ d'Alcée tonna contre les tyrans de Lesbos. Certes, la républi-
„ que des lettres ne peut que s'accroître et s'ennoblir par l'extinc-
„ tion du despotisme. Le génie abhorre l'esclavage. Il faut, pour
„ qu'il existe dans toute son énergie, que les tyrans de la pen-
„ sée n'existent plus. L'esclave des rois n'a point de patrie. Ja-
„ mais il n'a pu ni bien sentir, ni bien prononcer ce nom divin :
„ il n'enflamme que les cœurs vraiment libres, les ames fortes et
„ républicaines Puissent la patrie et la liberté m'avoir inspiré
„ quelques vers dignes d'elles, et d'une Muse qui osa me dicter,
„ il y a plus de trente ans, ces deux vers bien étranges alors, et qui
„ ne sont point inconnus !„

Ce globe est un atôme où rampe avec fierté
L'insecte usurpateur qu'on nomme *majesté.*

*Poëme de la Nature.*

---

La plus juste indignation et le plus saint amour de la patrie inspirèrent cette Ode sur l'existence et la nécessité d'un Être-Suprême. L'auteur la composa, il y a plus de six mois, à l'époque la plus dangereuse ; mais le danger même irrite le génie. *Alors*, dit Robespierre, avec autant d'énergie que de vérité, dans un de ses plus beaux Rapports, *les fripons avoient usurpé une espèce de sacerdoce politique. On trembloit de proposer une idée juste. Ils avoient interdit au patriotisme l'usage du bon sens. Il y eut un moment où il étoit défendu de s'opposer à la ruine de la patrie, sous peine de passer pour mauvais citoyen. La liberté étoit pour eux l'indépendance du crime, la révolution un trafic, le peuple un instrument, la patrie une proie . . . . Aucun législateur s'est-il avisé jamais de nationaliser l'athéisme ? Plus un homme est doué de sensibilité et de génie, plus il s'attache aux idées qui aggrandissent son être, et qui élèvent son cœur. Mais ceux qui trahissent la patrie, vouloient rendre l'*ATHÉISME NATIONAL. *Nous avons entendu, qui croiroit à cet excès d'impudeur! nous avons entendu dénoncer un citoyen, pour avoir osé prononcer le nom de providence : nous avons entendu en accuser un autre pour avoir écrit contre l'Athéisme, comme s'ils avoient voulu compenser leur indulgence pour la tyrannie, par la guerre qu'ils déclaroient à la divinité. . . . . Admirable politique de M Pitt, qui faisoit insulter Dieu par ses émissaires pour le venger ensuite par ses baïonnettes. . . . . . Les conspirateurs formèrent le plan de tout outrer et de tout corrompre. Ils caressoient le peuple pour l'opprimer par lui-même. . . . Il sembloit qu'on n'eût relégué la raison dans les temples, que pour la bannir de la République.*

En effet, quelle idée plus absurde et plus impraticable que celle d'une République de vingt-cinq millions d'Athées! Idée qui, si on eût pu la réaliser, nous eût rendus la fable et l'horreur de tous les peuples.

# ODE
# RÉPUBLICAINE
## AU PEUPLE FRANÇAIS,
## *SUR L'ÊTRE SUPRÊME.*

Flatter le souverain, c'est trahir la patrie.

Si j'osai, quand le sceptre armoit la tyrannie,
D'un vers républicain épouvanter les rois;
Si de la liberté l'indomptable génie
Sut toujours enflammer et mon cœur et ma voix;

Si, malgré la Bastille et ses tours menaçantes,
Proclamant cette fière et sainte liberté,
J'osai poursuivre alors de mes rimes sanglantes
L'insecte usurpateur qu'on nomme *majesté*;

Si, de l'indépendance avançant la conquête,
Dans le sein des tyrans je plongeai le remord;
Si la palme civique, en ombrageant ma tête,
La devoue à la gloire et peut-être à la mort:

Français, dont j'éveillai les langueurs léthargiques,
SOUVERAIN trop long-temps par les rois détrôné (1),
Non, tu ne craindras point mes accens énergiques;
Tu prêteras l'oreille à qui t'a couronné.

---

(1) *Ces vers font allusion à une strophe du même auteur dans son ode sur les rois, en 1793. Elle fut souvent citée dans les papiers publics, et commence ainsi:*

Tyrans, les nations sommeillent.
Ah! si jamais ils se réveillent,
Ces peuples souverains, détrônés par les rois, etc.

Tu règnes ! tu peux tout : crains ce pouvoir extrême.
Crains surtout les flatteurs ; ils enivrent l'orgueil :
Ils ont perdu les rois ; ils te perdroient toi-même ;
C'est eux qui sous le trône ont creusé le cercueil.

La vérité ! voilà mon offrande chérie.
Loin de toi pour jamais le vil encens des cours.
Flatter le souverain, c'est trahir la patrie ;
C'est du bonheur public empoisonner le cours.

Peuple ! sans la Sagesse une aveugle puissance
Vers sa chûte bientôt précipite ses pas.
La vérité m'inspire. O terre ! fais silence.
Malheur à l'insensé qui ne l'écoute pas !

Atôme d'un instant, poussière fugitive,
Homme né pour la mort, parle ! As tu fait les cieux ?
As-tu dit à la mer : brise-toi sur ta rive ?
As-tu dit au soleil : marche et luis sous mes yeux ?

C'est un Dieu qui l'a dit ! ce Dieu de la pensée
N'a pas besoin d'autels, de prêtres ni d'encens.
Mais quelle ingratitude orgueilleuse, insensée,
Oseroit lui ravir tes vœux reconnoissans ?

Et contre l'Eternel un vermisseau conspire !
Et, rampant dans un coin de ce vaste Univers,
L'homme chasseroit Dieu du sein de son empire !
Il nommeroit sagesse un délire pervers !

L'impie atteste en vain le néant ou l'absence
D'un Dieu que les remords révèlent aux forfaits :
Et moi, j'ose attester l'invisible présence
D'un Dieu qu'à l'univers révèlent ses bienfaits.

Ces astres que tu vois, ce globe où tu respires,
Tes jours, ta liberté, sont l'œuvre de ses mains.
Il tient du haut des cieux les rênes des empires,
Et veille avec amour sur les frêles humains.

Fuis, Superstition ! tu l'armois du tonnerre ;
Ton ministre insensé lui prêtoit sa fureur.
Qui fait parler le ciel ment toujours à la terre,
Et la terre encensoit l'imposture et l'erreur.

Quoi ! l'Europe à genoux trembla sous la Thiare !
Et le pieux effroi des crédules mortels,
D'un Pontife Romain payant le luxe avare,
Brigua l'honneur honteux d'enrichir ses autels!

Tyran fourbe et sacré, fier d'une triple idole,
Toi qui vendis le ciel trop long-temps outragé,
Misérable imposteur, descends du Capitole !
Le prêtre a disparu ; l'Eternel est vengé.

Ah ! l'Être indépendant, cause unique et féconde,
N'est point ce triple dieu qu'enferme un ciel jaloux.
Père de la nature, il anime le monde ;
Nous respirons en lui, comme il respire en nous.

Non, Dieu n'existe point s'il n'est pas dans notre ame ;
C'est là que retentit son immortelle voix.
Il habite les cœurs : c'est là qu'en traits de flamme
Lui-même a su graver nos devoirs et ses loix.

Son culte est la vertu : le juste est son image.
D'hypocrites mortels l'ont trop défiguré.
Ah! pourvu que des cœurs il reçoive l'hommage,
Qu'importe sous quels noms ce Dieu soit adoré ?

C'est en face du ciel, devant l'Être des êtres,
Que tes législateurs ont détrôné les rois.
Toi même, ô NATION ! libre enfin de tes prêtres,
Voulus qu'un Dieu présent sanctifiât tes droits.

A ce grand créateur qui te nourrit, qui t'aime,
Tu ne réserves point un oubli criminel.
Pour régner sur les rois, sers bien ce roi suprême ;
Tombe avec l'univers aux pieds de l'Éternel.

Inspiré par ce Dieu qu'indigne l'esclavage,
Peuple ! relève-toi pour frapper les tyrans.
De la Seine à jamais affranchis le rivage;
Jurons la liberté sur leurs corps expirans.

Du monarque éternel les nations sont filles.
Est-ce donc pour les rois qu'il créa l'univers ?
Est-ce à leur fol orgueil, est-ce à quelques familles
Qu'il voulut asservir tant de peuples divers?

Le cèdre du Liban s'étoit dit à lui-même :
Je règne sur les monts; ma tête est dans les cieux;
J'étends sur les forêts mon vaste diadême;
Je prête un noble asile à l'aigle audacieux;

A mes pieds l'homme rampe... et l'homme qu'il outrage
Rit, se lève, et d'un bras trop long-tems dédaigné,
Fait tomber sous la hache et la tête et l'ombrage
De ce roi des forêts, de sa chûte indigné.

Vainement il s'exhale en des plaintes amères;
Les arbres d'alentour sont joyeux de son deuil.
Affranchis de son ombre, ils s'élèvent en frères;
Et du géant superbe un ver punit l'orgueil.

---

# VERS SUR DIEU,

## TIRÉS DU POËME DE LA NATURE,

### PAR LE BRUN.

N'INVENTE point ton Dieu, vain mortel! vil atôme!
Cesse de te créer un auguste fantôme :
Cesse de concevoir une triple unité,
Et de donner la mort à la divinité.
Tu te fais un dédale où ta raison s'égare.

De cet Être infini l'infini te sépare.
Du char glacé de l'ourse aux feux du syrius
Il règne : il règne encore où les cieux ne sont plus.
Dans ce gouffre sacré quel mortel peut descendre !
L'immensité l'adore, et ne peut le comprendre ;
Et toi, songe de l'être, atôme d'un instant,
Égaré dans les airs sur ce globe flottant,
Des mondes et des cieux spectateur invisible,
Ton orgueil pense atteindre à l'être inaccessible!
Tu prétends lui donner tes ridicules traits ;
Tu veux dans ton Dieu même adorer tes portraits !

Ni l'aveugle hasard, ni l'aveugle matière
N'ont pu créer mon ame, essence de lumière.
Je pense: ma pensée atteste plus un Dieu,
Que tout le firmament et ses globes de feu.

Voilé de sa splendeur, dans sa gloire profonde,
D'un regard éternel il enfante le monde :
Les siècles devant lui s'écoulent, et le tems
N'oserait mesurer un seul de ses instans.
Ce qu'on nomme destin, n'est que sa loi suprême.
L'immortelle nature est sa fille, est lui-même.
Il est ; tout est par lui : seul être illimité,
En lui, tout est vertu, puissance, éternité.

Au-delà des soleils, au delà de l'espace,
Il n'est rien qu'il ne voie ; il n'est rien qu'il n'embrasse.
Il est seul du grand tout le principe et la fin,
Et la création respire dans son sein.

Puis-je être malheureux ? Je lui dois la naissance.
Tout est bonté, sans doute, en qui tout est puissance !

Ce Dieu, si différent du Dieu que nous formons,
N'a jamais contre l'homme armé de noirs démons.
Il n'a point confié sa vengeance au tonnerre ;
Il n'a point dit aux cieux : vous instruirez la terre.
Mais de la conscience il a dicté la voix ;
Mais dans le cœur de l'homme il a gravé ses loix ;
Mais il a fait rougir la timide innocence ;
Mais il a fait pâlir la coupable licence ;
Mais au lieu des enfers il créa le remord,
Et n'éternise point la douleur et la mort.

---

La Commission d'instruction publique, arrête l'impression et l'envoi de l'Ode et des vers de Le Brun, aux départemens, districts, municipalités et sociétés populaires de la République. Paris, 29 Prairial, l'an deuxième de la République une et indivisible.

*Signé au registre*, PAYAN, *Commissaire ;*

FOURCADE, *Adjoint.*